

## CHAPITRE XXVIII

Les Vouasagara. — Un paradis terrestre. — Famine et petite vérole. — La station française du capitaine Bloyet. — Débuts pénibles et légitime succès. — Mes Vouangouana. — Pont sur le Vouami. — Nous revoyons la mer. — Le Kingani. — Bagamoyo. — La Mission des Pères du Saint-Esprit. — Retour en Europe.



QUELLE splendide contrée, l'Ousagara, et combien je fus émerveillé de la route nouvelle que je suivis en quittant le Mpwapwa! Ce massif montagneux appartient évidemment à la grande chaîne qui forme le bourrelet oriental du plateau de l'Afrique centrale dont la conformation est assez semblable à une assiette renversée : une forte dépression à sa partie septentrionale a donné naissance à la région des grands lacs, et les eaux se sont ensuite frayé passage à travers leurs barrages naturels, creusant ainsi les

grandes voies du Nil au nord, du Congo à l'ouest, de la Revouma à l'est; ces monts Ousagara sont, en somme, un anneau de cette ceinture qui, à sa partie orientale, se rattache au Kilima-Njaro, au Kenga, au Madi du nord et peut-être au Lokinnga du sud en s'y réunissant par le Konndi du Nyassa.

Les Vouasagara constituent une belle race, d'aspect divers toutefois, car la nuance même de leur peau varie du noir au brun clair sans qu'il soit besoin de quitter un même district; beaucoup d'entre eux ont adopté l'ancienne coiffure des Égyptiens, les cheveux partagés en une multitude de torsades chenillées, composée chacune de deux mèches tressées; cet arrangement capillaire leur fait sur la tête une sorte de calotte qui couvre tout le front et descend sur le cou.

Leur vêtement préféré est une pièce de cotonnade bleue, *kaniki*, qu'ils s'attachent sur l'épaule en guise de manteau, soit à l'aide d'une corde, soit en nouant simplement les deux bouts; ils se drapent là dedans avec une mâle prestance qui fait ressortir mieux encore la vigueur de leurs membres.

Pour tout costume, les femmes n'ont guère qu'un étroit fourreau d'écorce, fait de fibres de dattier sauvage ou de baobab et qui va des reins jusqu'à mi-cuisses : c'est une sorte de jupon ou *kilt* écossais.

Comme marques nationales, les Vouasagara se font des incisions entre le sourcil et l'oreille, et quelques-uns aussi, du côté de la Moukondocoua, se liment les dents en pointe.

En quittant le Mpwapwa, notre nouvel itinéraire nous mena d'abord au lac Matamombo dont les environs combleraient l'idéal du chasseur le plus passionné, tant le gros gibier y est varié et nombreux; puis, auprès de Kirassa, nous franchîmes la rivière Téhtéh pour arriver à Mounié-Msagara, la capitale du pays, et à la superbe vallée où coule la Moukondocoua dont nous suivîmes le cours.

C'est une véritable image du paradis terrestre : cette grosse rivière serpente au sein d'un pays enchanteur, roulant ses flots tumultueux tantôt entredés rives resserrées que bordent de hautes et vertes montagnes, tantôt au milieu de vastes plaines où elle atteint une largeur imposante; partout c'est la fraîcheur, la vie et la fertilité qu'elle porte avec elle; étagés sur les rampes, pendent de jolis villages et d'immenses forêts, et, se mirant au bord de l'eau, croissent des bouquets de palmiers nains, des bois mystérieux et ombragés, des ricins énormes, toute une végétation grasse et luxuriante. Autour de soi, comme balancée par quelque éventail aérien, une brise délicieuse s'épanche en ondes embaumées; en bas, la vie déborde, la sève se répand à flots; en haut, le ciel est d'une sérénité parfaite, d'un bleu

net, transparent, que rayent matin et soir des lignes éblouissantes de pourpre et d'or.

Deux ennemis redoutables affligent pourtant cette poétique contrée : sur les hauts plateaux, la famine, dans les fonds, la petite vérole.

La famine est due à l'imprévoyance de ces malheureuses peuplades : ne cultivant qu'au jour le jour, juste ce qui leur est indispensable pour répondre aux nécessités du moment, ne se préoccupant jamais du lendemain, ne réservant aucunes denrées en prévision de l'avenir, le moindre accident, récolte manquée ou guerre un peu longue, les prend au dépourvu ; telle est alors la misère que des populations entières accourent souvent en foule pour se vendre aux Arabes dans leurs établissements de Guata.

N'est-ce pas là encore une preuve de l'exagération de certains récits touchant les atrocités commises par les Musulmans dans la vallée de la Moukondocoua ? En voyant ces pauvres nègres affamés venir eux-mêmes supplier les Arabes de leur donner la subsistance en échange de la liberté de leurs bras, on se rend mieux compte de ce que j'ai toujours soutenu, à savoir que, dans ces régions principalement, l'esclavage est plutôt une domesticité non payée, et, l'Africain, bien nourri et vêtu par ses maîtres, arrive souvent à des emplois élevés, tandis que livré à lui même il devient la proie des négriers, qui, à l'instar le métis Kisabengo, trafiquent d'eux comme d'un vil bétail.

Si parfois la famine désole ces salubres plateaux, dans les vallées fécondes et si riantes un autre fléau sévit, plus terrible peut-être, la petite vérole. Autant dans les parties élevées du pays les hommes sont forts, beaux, bien découplés et de figure intelligente, autant dans les fonds ils paraissent souvent crétinisés et abêtis ; c'est que les ravages des maladies de la peau y sont réellement effrayants : on y rencontre même des villages déserts dont la population entière a disparu, enlevée par la cruelle épidémie.

A Quahénéko que j'atteignis le 8 octobre, la petite vérole régnait avec une telle violence que je fis défense expresse à mes hommes d'entrer dans la bourgade où, le corps couvert de pustules, les indigènes grouillaient comme une légion de pestiférés. Un de mes porteurs, Amadi, enfreignit mes ordres, et paya cher sa désobéissance : pour ne pas compromettre la santé de ma caravane, je fus forcé plus loin de le laisser, malade, dans un hameau paisible où moyennant un salaire équitable, le chef me promit d'en avoir grand soin.

Il est des endroits où les habitants prennent des mesures préventives contre de la terrible invasion : dès qu'un individu est atteint, on lui construit un abri en dehors de l'agglomération et il y reste isolé de tous ;

chaque jour, au seuil de la demeure, on dépose quelque nourriture et de l'eau, mais sans que jamais personne entre en contact avec le malheureux; enfin, quand on s'aperçoit que les provisions ne sont plus enlevées par lui, supposant qu'il est mort, on laisse sa hutte ouverte, les hyènes et les chacals viennent à la nuit enlever le cadavre et on brûle la cabane.

Malheureusement, le fléau s'acharne souvent avec une intensité telle que ces précautions deviennent illusoires : alors toute la population y passe, y succombe même, car ces pauvres gens ignorent absolument tous remèdes ou soins en pareil cas; en s'installant pendant quelque temps au sein de cette région, en y introduisant, en y pratiquant la vaccine, le docteur européen accomplirait un acte de haute humanité dont les conséquences seraient incalculables pour le bien-être de ces belles contrées si cruellement éprouvées.

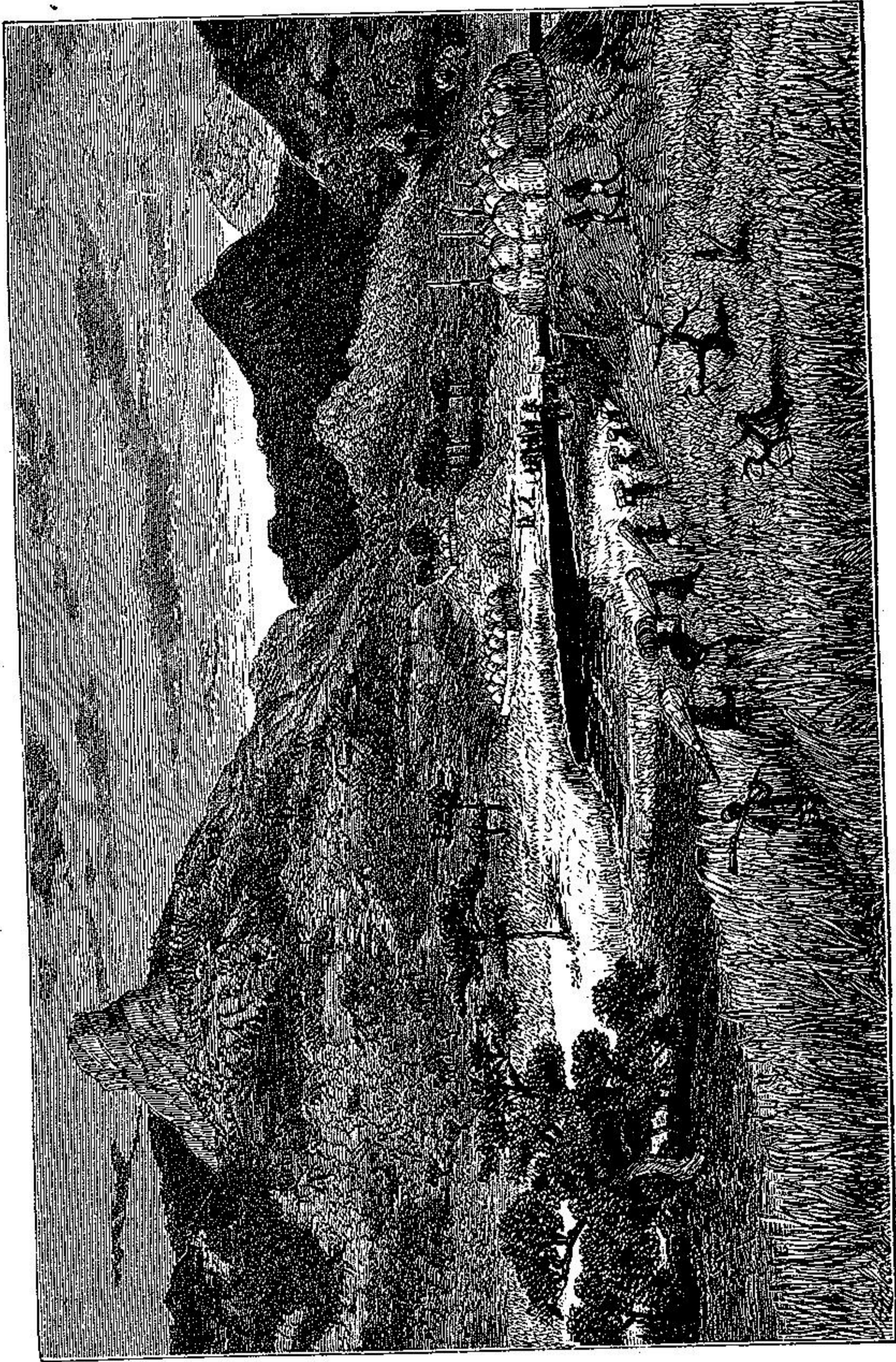
Pendant l'étape qui nous mena à Quahénéké, nous traversâmes la Moukondocoua, dont nous longeâmes alors la rive gauche sur le versant d'une pittoresque montagne : à nos pieds, dans un riant vallon, la rivière serpentait en gracieux détours, et le sentier se déroulait à travers des forêts touffues auxquelles succédaient des parcs splendides; là paissaient des troupes de buffles, et partout des girafes, des antilopes, des zèbres s'ébattaient joyeusement au milieu de ces immensités dont ils semblaient être les véritables maîtres.

Nous arrivâmes ainsi à Kwa-Mgoungou ou Mounié-Mbogo comme s'appelle son chef, village connu aussi sous le nom de Kondoa, abréviation de Moukondocoua; toutefois, cette dernière appellation est fautive, car on désigne par là non pas un seul hameau, mais tout le pays situé entre le mont Nyangara, y compris Mbourni et Cafaranhi.

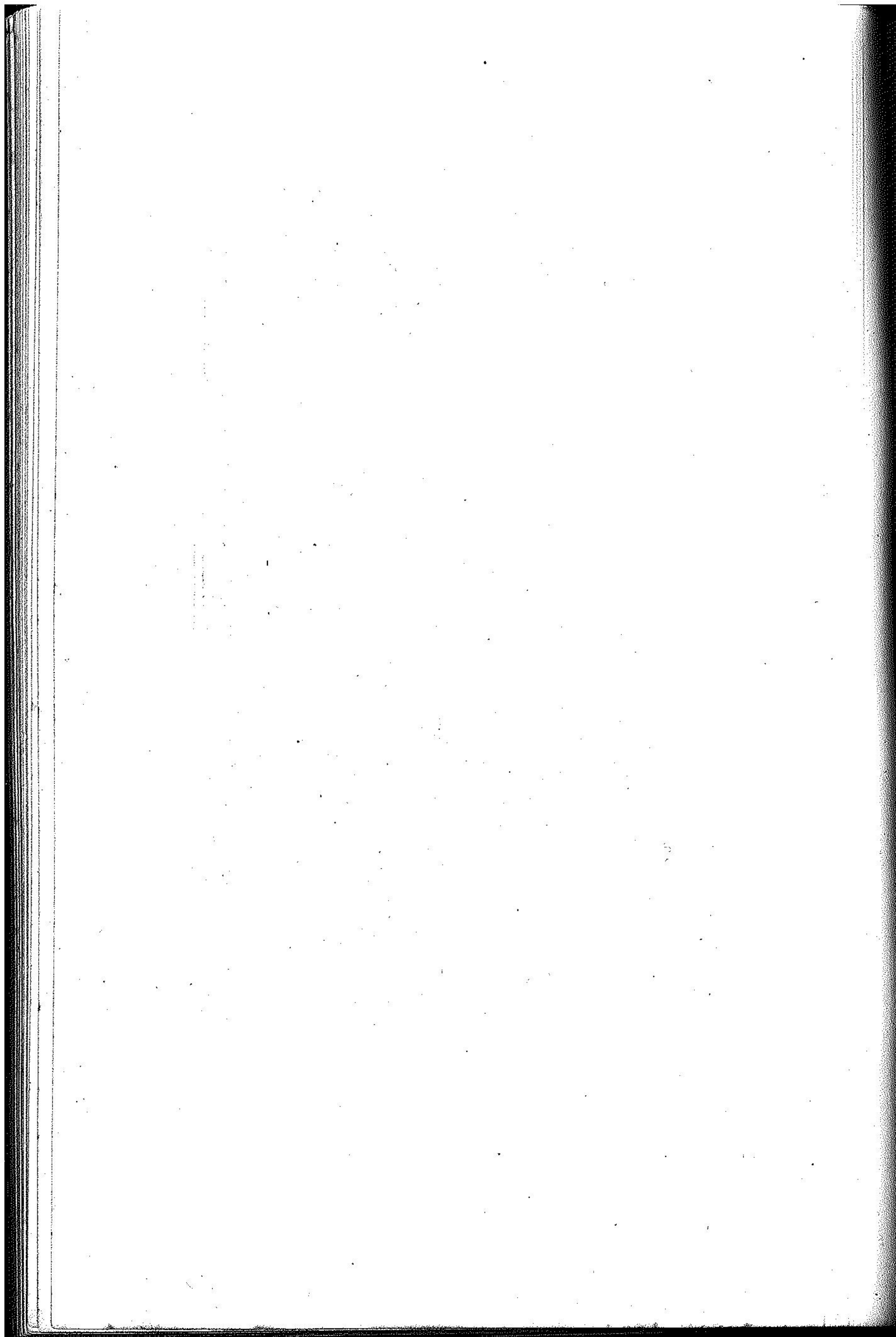
A Kwa-Mgoungou, la rivière se partage en deux bras, la Moukondocoua-Mdogo, ce qui veut dire petite, et la Mrogoro, que domine un plateau où s'élève le district de Guata dont les Arabes ont fait un centre important et qui se compose de quatre villages : Mbourni-Mdogo, Chakoui, Saive-ben-Seliman, et Saïd-ben-Omar. Le petit hameau, Mrogoro, où Cambier passa en 1878 n'existe plus : une crue de la Moukondocoua l'a enlevé.

En suivant cet itinéraire, mon désir était de visiter ces lieux où je savais rencontrer le vaillant explorateur français, le capitaine Bloyet, fondateur de la station française de Kwa-Mgoungou.

C'est mû par une idée pleine de sagesse que le comité français décida d'établir son premier relais dans l'Ousagara, à une faible distance de la mer, au lieu de courir dès l'abord les chances hasardeuses des aventures lointaines. De cette façon, du moins, pareil établissement est pratique, sérieux,



LA VALLÉE DE LA MOUKONDOUCA.



plein d'avenir; ses communications avec Zanzibar, partant avec l'Europe, deviennent possibles, fréquentes, voire même aisées; la station peut se ravitailler facilement, recevoir sans trop grands retards les instructions de la mère patrie et, au besoin, être promptement secourue par elle; en un mot, elle répond à son but.

C'est en échelonnant ainsi les stations à partir de la côte, en marchant du connu vers l'inconnu, que l'on peut espérer faire de bonne et utile besogne sans compromettre et les efforts pécuniaires et les existences précieuses qui se dévouent à cette grande œuvre africaine.

L'Ousagara est bien certainement l'endroit le mieux choisi pour répondre aux exigences d'une telle situation; lorsque l'on quitte Bagamoyo pour s'engager dans l'intérieur du continent, un pénible apprentissage s'impose tout d'abord au voyageur: il lui faut traverser d'immenses régions insalubres et, novice encore, il ignore et les dangers qu'il va courir et les précautions qu'il doit prendre. Dans ces conditions-là il arrive à la Makata qui fait de tout le pays qu'elle baigne un vaste et pestilentiel marais où, suivant la saison, on barbote plus ou moins profondément pendant un minimum de huit à dix jours de marche. Le sol submergé s'enfonce sous les pas: d'en haut tombe parfois un déluge glacial, d'en bas sortent des exhalaisons mortelles, devant soi rien, l'infini boueux pour horizon.

La caravane avance péniblement, les porteurs laissent choir leurs fardeaux; et quand on atteint le lieu du campement, tout est trempé et la tente est dressée au milieu d'un lac fétide. Vainement on fait appel au sommeil; la peau devient moite, les muscles se lâchent, les reins sont brisés; c'est la fièvre qui monte, l'implacable fièvre avec son cortège de délires, d'abattements, de mornes désespérances.

C'est alors que, pareils à un phare sauveur, surgissent dans le lointain les pics ambitieux des monts N'Gourou qui semblent promettre au voyageur souffrant la santé et le repos au sein des belles régions de l'Ousagara. La nature a, en effet, richement doté ce district: tandis qu'en deçà, vers la côte, on se heurte aux difficultés du passage de ces marais, et qu'au delà, dans l'Ougogo, tout est sable, aridité, désert, ici l'air est salubre, la terre féconde et les eaux, drainées par la ligne des montagnes, y apportent partout la fraîcheur et la fertilité.

C'est là aussi que les Arabes ont établi leur première succursale de Zanzibar et, comme conséquence, l'Européen y trouve toutes sortes d'excellents produits que le nègre ne prend pas la peine de cultiver: la patate douce, les haricots de diverses sortes, le riz, le sésame, les arachides, la

canne à sucre, la banane et la papaïe, outre le maïs, le moutama et le manioc qu'on rencontre plus généralement.

Malheureusement des difficultés, des querelles même ont surgi à diverses reprises entre ces Arabes et les missionnaires anglicans de Mpwapwa, et le lecteur n'a probablement pas oublié l'histoire de Saive-ben-Seliman qui faillit attaquer la Mission anglaise parce qu'elle favorisait, disait-il, la désertion de ses gens. Cet homme étant un des notables de l'endroit, sa cause fut bientôt épousée par tous les chefs des alentours et le capitaine Bloyet qui arriva chez eux sur ces entrefaites en supporta le contre-coup fatal.

Il venait d'être violemment secoué par les fièvres en traversant la Makata et, lorsqu'il se présenta à Kwa-Mgoungou, il était pâle, amaigri, se soutenait à peine et avait été forcé de se faire porter sur un lit de camp.

Il demanda à être introduit auprès du chef. Or, je l'ai fait remarquer déjà pour Taborah, dans ces districts où les musulmans ont conquis une grande importance, il y a deux pouvoirs : le gouverneur arabe et le sultan nègre ; c'est devant le premier que Bloyet fut tout d'abord conduit et à qui il exposa brièvement le motif de sa venue, c'est-à-dire son désir d'établir un poste européen en ce lieu. Mis en défiance par les ennuis que Saive-ben-Seliman avait subis à Mpwapwa, l'Arabe déclara que le pays n'avait pas besoin de blancs et que, du reste, il n'y avait pas de terrains à concéder. Bloyet renouvela sa tentative auprès d'autres personnages, mais en vain : les imprudences des Anglais avaient fermé toutes les portes aux Européens.

La situation était pour lui des plus critiques lorsque intervint le chef nègre du district, Mounié-Mbogo, qui offrit à Bloyet sa propre habitation dont il ne voulut rien recevoir à titre de loyer ; il en fit immédiatement déloger ses femmes, ses enfants, ses troupeaux, et Bloyet se trouva en possession du plus beau tembé de l'endroit ; de plus, son hôte se chargea d'amener un revirement dans l'esprit des Arabes et de lui obtenir les concessions qu'il ambitionnait.

C'est dans cette demeure que le capitaine Bloyet me reçut quand j'arrivai à Kwa-Mgoungou, et ma surprise fut extrême quand il me raconta cet épisode si grand dans sa simplicité : les rois ne nous habituent plus guère au spectacle de la générosité, et Mounié-Mbogo mérite d'être cité comme un modèle d'autant plus précieux qu'il est rare.

Bloyet me narra aussi tout ce qu'il avait dû mettre en œuvre pour vaincre l'antipathie des Arabes à l'égard des blancs, après les événements de Mpwapwa ; se mettant courageusement au travail, il connut bientôt assez de swahili pour tenir avec les chefs de longs *barzas*, conversations inter-



minables dans lesquelles il fit comprendre à ses hôtes que sa station ne tomberait pas dans les errements de sa voisine; qu'au contraire, pour mener à bien son œuvre de civilisation, de science et d'humanité, il s'appuierait sur l'influence des Arabes. Bref, par sa présence d'esprit et son tact, il dissipa toute méfiance, conquit les bonnes grâces générales, obtint la concession d'un vaste territoire situé sur le sentier des caravanes et passa un contrat pour la fourniture du bois et la confection des adobes dont il avait besoin.

En effet, depuis deux mois à peine que les travaux étaient commencés, quand j'y passai le terrain se trouvait déjà déblayé, les madriers étaient coupés et, sur les quinze mille briques nécessaires, les deux tiers environ étaient là qui grillaient au soleil; pour qui connaît la paresse et l'indolence du nègre, pareil résultat est surprenant et il fait honneur au courage et à l'activité de Bloyet.

C'est bien là d'ailleurs l'homme qu'il faut pour faire réussir semblable entreprise : ancien capitaine au long cours, Bloyet est instruit, énergique, intelligent et travailleur; nul mieux que lui ne sait se débrouiller; d'une activité peu commune, il électrise ses hommes en mettant lui-même la main à la pâte, et il en obtient ainsi le *summum* de ce que peut donner un noir. Doué d'un esprit pratique et clairvoyant, il distingue nettement son but, mesure ses moyens d'action et fait à l'avance la part des bonnes et des mauvaises chances; rien ne l'émeut ni ne l'étonne : son idée est là, devant ses yeux, et il la pioche avec une ténacité qui lui en garantit le triomphe; en un mot, sobre, patient, déterminé, il est de la trempe de ceux qui font grand en Afrique.

Mais, ainsi qu'il me le répétait lui-même, c'est à l'amitié des chefs arabes établis dans le pays qu'il a dû son succès : ce sont eux qui ont pris à forfait la fourniture de toute la besogne qu'ils ont confiée à leurs propres travailleurs, car pour toute escorte et pour auxiliaires Bloyet n'avait conservé auprès de lui que deux nègres dont l'un faisait la cuisine et l'autre s'occupait du logement et des armes.

En quittant Kwa-Mgoungou, je suivis une direction au nord de la route de Simbamouenni qui me mena à un large affluent du Vouami, tel est le nom que prend la Moukondocoua à partir de cet endroit jusqu'à son embouchure à Saadani, et le lendemain j'atteignis Mvoumi où régnait une abondance extrême : non seulement nous y trouvâmes des poules, du grain, des œufs et du bétail, mais aussi des cannes à sucre, des tomates; l'eau courante y est très bonne, et je n'hésiterais pas à recommander chaudement ce point pour y établir une station scientifique ou religieuse, un poste de santé ou de ravitaillement : à condition de ne pas imiter les errements

des Anglais, l'Européen serait heureux, tranquille et respecté à Mvoumi, témoin la Mission de Monda que les Pères du Saint-Esprit ont fondée dans les monts Ousagara, au pied de Kidoudwé, et dont le père Machon, que je rencontraï près de là, me fit ressortir les avantages précieux.

Depuis que nous nous trouvions dans cette contrée où ils n'avaient plus autant à redouter les combats, les fatigues et les privations, mes Zanzibarites n'étaient plus reconnaissables, et leur nature capricieuse, facile aux impressions gaies, se donnait libre carrière.

Étranges créatures que ces Vouangouana chez qui l'attachement dévoué, la bonté, la bravoure, coudoient sans motif la froide trahison et la plus révoltante infidélité ! Sans famille ni demeure fixe, sans frein ni loi, tout à l'heure présente, à l'impression du moment, ils n'ont aucune suite dans les idées et dans leurs actes aucune logique.

Doués d'une merveilleuse loquacité, ils mentent, exagèrent, amplifient avec une facilité toute gasconne et tirent vanité de la moindre facétie souvent inepte, qu'ils préparent de longue main et à la réussite de laquelle ils apportent des soins extrêmes. Le premier désir éclos les entraîne, une sottise remarque suffit à les mettre en joie, ils sont, dans toute l'acception du terme, des êtres légers.

Aimant le pombé, le chant, la danse, ils courtisent activement aussi la femme, et se préoccupent au plus haut degré de leur mise qu'ils modifient de la façon la plus baroque, heureux quand par une singularité de leur coupe de cheveux ou par un chiffon d'étoffe ils parviennent à arracher à leurs compatriotes un cri de surprise ou un rire bouffon.

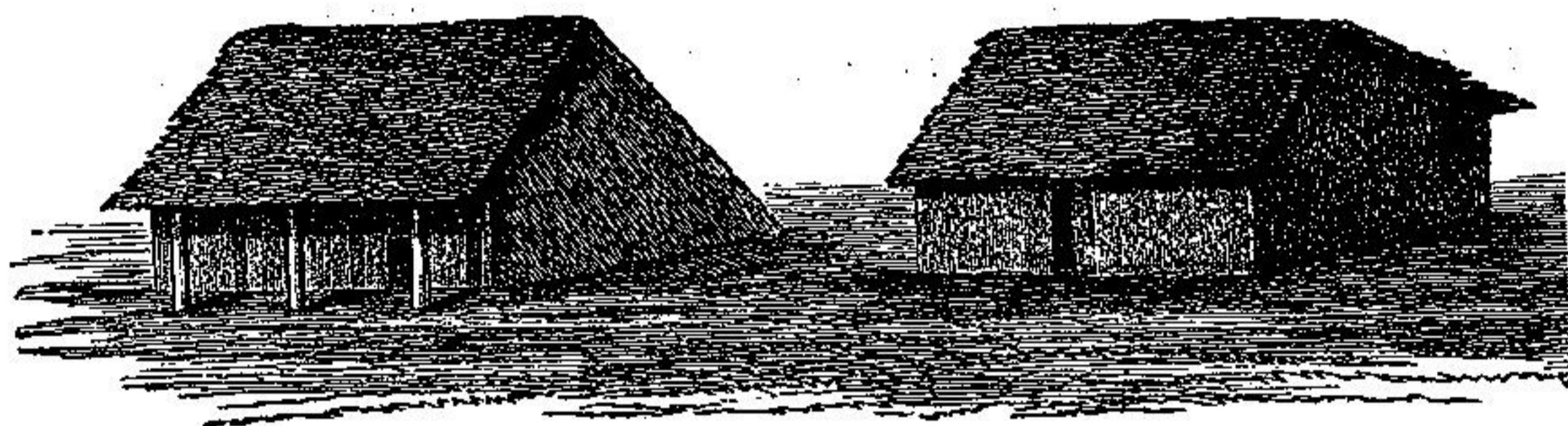
On ne peut pas compter sur eux : pour un rien ils vous glissent des mains, se laissent entraîner par une lubie et séduire par le hasard, la nouveauté, le goût du changement ; et il est étrange d'observer combien leur nature primitive, un instant comprimée en face du danger, et devant les dures nécessités des heures de sacrifices, reparaît à mesure que l'on se rapproche de la côte.

Kidétéh, où nous fûmes le 12 octobre, n'est cependant pas un pays des plus paisibles : nous y apprîmes qu'un blanc, M. Stokes, venant de Saadani pour se rendre à Mamboïa, s'y trouvait l'avant-veille, quand les naturels d'un village voisin assaillirent son avant-garde et blessèrent un de ses hommes ; refusant toute satisfaction, l'Anglais était parti furieux en annonçant qu'il reviendrait avec du renfort pour mettre le pays entier à la raison ; aussi l'émoi était-il grand à Kidétéh ; toutefois je ne pense pas que l'affaire ait eu aucune suite sérieuse.

Le long de cette route, qui est celle de Saadani, nous eûmes à traverser

plusieurs porrys où la tsétsé abonde; mais nous n'y demeurâmes guère, et le lendemain, à M'Choropa, nous reprîmes l'itinéraire de Bagamoyo : c'est près de ce village, à la rivière Mawé, que les deux chemins bifurquent : ce lieu est excessivement pittoresque : un gros arbre, jeté en travers des rives, sert de pont; en amont et en aval, l'eau jaillit par cascades et, courant au milieu du roc, se brise deçà et delà contre des dalles de granit qui surgissent du sein de l'onde.

Nous campâmes sur la rive droite, en dehors de tout village, et la caravane se baigna avec délices dans la Mawé; retiré à l'écart, j'en fis autant, pendant que Mabrouki et Pilipili battaient les alentours pour me préserver de la gueule des crocodiles; en cette circonstance, je fus surpris de constater



HUTTES DES VOUAGOUANA.

chez le nègre une sorte de pudeur craintive à l'égard de l'Européen : aucun de mes gens ne s'approcha, et ceux que j'avais près de moi évitèrent de me regarder jusqu'à ce que j'eusse repris mes vêtements; eux qui sans vergogne vont nus comme le père Adam, ils semblaient effrayés ou éblouis de voir un blanc dans cet état-là, au milieu de ce sauvage décor.

Rentré au camp, je vis revenir Amessi de la course aux provisions : cet homme-là était un sujet constant d'étude pour moi; il rapportait au bout d'une perche deux poules liées par les pattes et qui, secouées par la marche, poussaient des cris lamentables; il fallait le voir ensuite jeter la bête à terre, la maintenir entre ses deux orteils, prestement lui plumer le cou, puis, avec un énergique *bismaïla*, lui trancher net la tête; c'était un bien original serviteur, et je n'avais guère plus d'une dizaine d'observations à lui faire journallement, soit qu'il se raclât les bras nus avec mon couteau de table, ou qu'il égouttât mes légumes à travers dix doigts, ou qu'il essuyât mon verre avec son pagne.

Vrai type de Mgouana d'ailleurs, avec toutes les qualités et les vices, des noirs de la côte : tournant autour de vous pendant une heure avant de se

décider à vous parler, il s'accroupit, rit, baïlle, étend les bras, ce qui est le signe évident qu'il a quelque grave communication à vous faire.

« Eh bien, Amessi, qu'y a-t-il ? »

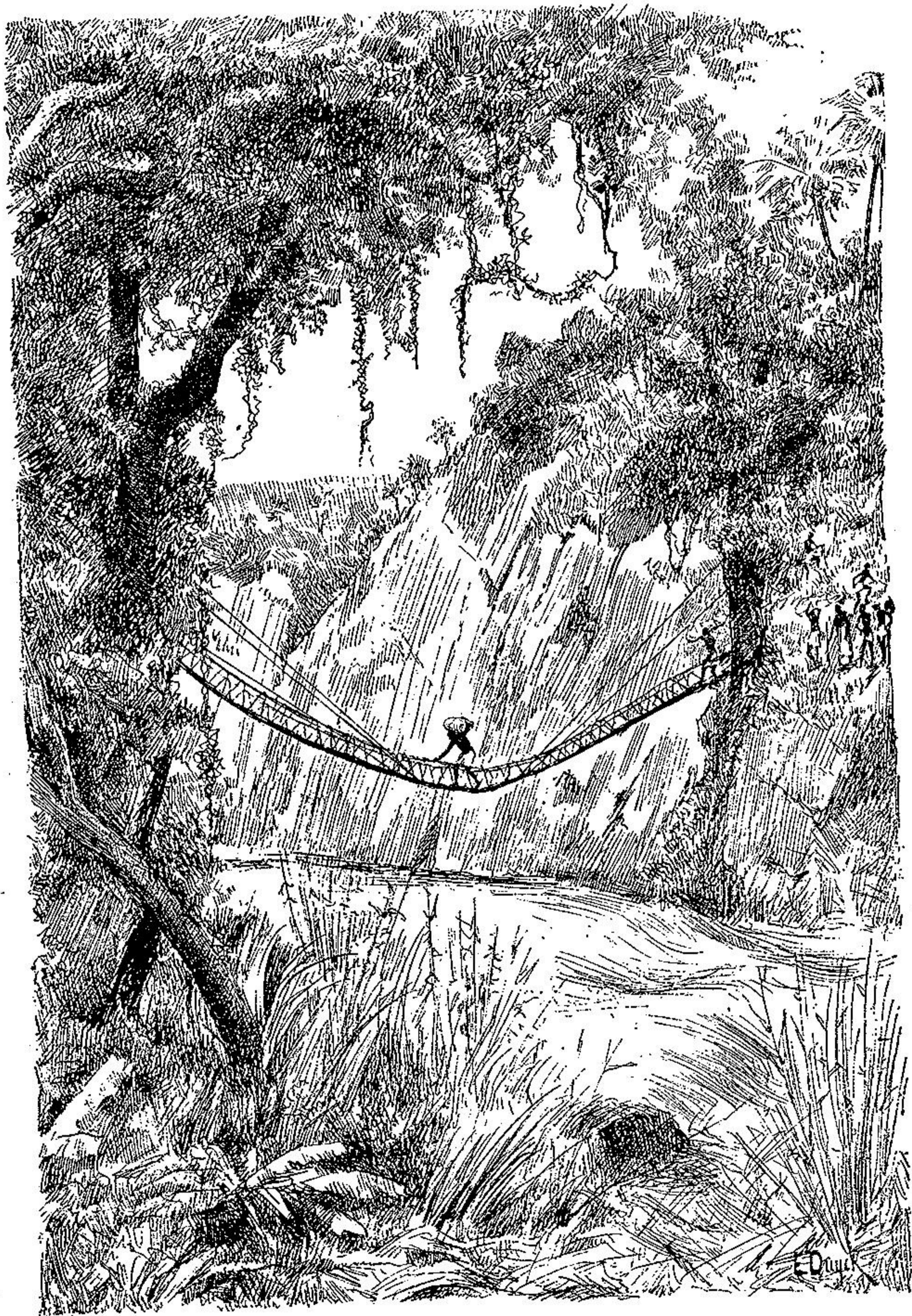
Nouveau rire, second baïllement; puis, sans vous regarder, il creuse le sable, se gratte les pieds et finit par demander un doti d'avance sur sa paye, ou la permission d'aller une heure au village, ou bien encore il réédite une plainte, une crainte qu'il a entendue des porteurs; mais tout cela haché menu, et avec des tournures de phrases à lui propres.

Il ne m'a jamais volé; pourtant il était gourmand et vaniteux, adorait la viande et le sucre, et se serait vendu pour un mouchoir de couleur; mais, je l'ai fait remarquer déjà, cette race est un composé étrange de bien et de mal, d'enfantillages et de réflexions profondes, à la fois crédule et sceptique comme ces jeunes gens qui n'ont pas d'enfance et n'auront pas de vieillesse, fruit pourri avant d'être mûr, en un mot ce que les Égyptiens appelaient avec raison en parlant des Berbères et des nègres : les tribus perverses de Kous.

Au delà de Lukindo où nous passâmes le lendemain, nous franchîmes le Vouami sur un pont aérien, suspendu au-dessus de l'abîme, et fait de lianes et de branchages; l'oscillation, la hauteur, l'étroitesse, le peu de solidité apparente de cette construction primitive, n'avaient rien de rassurant, je l'avoue, et le vertige vous prenait inmanquablement au beau milieu du périlleux passage; en cet endroit pourtant le fleuve dont la largeur atteint une vingtaine de mètres, roule avec fracas entre des rampes de granit, et une chute occasionnerait une mort instantanée; or cette passerelle n'est, en somme, rattachée aux arbres de la rive que par des fibres végétales qui peuvent se décomposer, pourrir et, malgré le soin que l'on met à ne pas s'y aventurer en nombre, il arrivera certainement qu'un beau jour pont et passants seront précipités dans le gouffre.

Qu'importe d'ailleurs aux gens du pays? Ils n'en usent guère et, s'ils ont à traverser le fleuve, ils connaissent les parties guéables; c'est aux caravanes seules qu'incombent la construction et l'entretien de ces chemins suspendus; or, quand elles ont franchi le mauvais pas, peut-être se disent-elles égoïstement : tant pis pour les survivants! Et chacun raisonnant de la sorte, une catastrophe est imminente; alors, devant le vide, il faudra bien que l'on se mette à réédifier une nouvelle voie de communication.

Ce pays aussi est merveilleusement fécond et le gibier y abonde : cerfs, girafes, buffles, zèbres, sangliers fuient de tous côtés, et le sentier révèle le passage d'éléphants et de rhinocéros dont les trois sabots courts et



PONT SUR LE VOUAMI.



arrondis laissent sur le sol une empreinte bien caractéristique; les villages y sont peuplés, mais en longeant le Vouami, à Kingowé, je fus obligé d'engager une escarmouche avec les naturels qui tentèrent de nous voler des objets dans l'intérieur même du camp; du reste, le village jouit d'un fort mauvais renom.

Deux jours après, en atteignant Pougwé, je remarquai au loin une bande bleuâtre qui scintillait aux feux du soleil levant.

« Hourra! hourra! » exclamèrent mes Zanzibarites ravis, en saluant d'une vive fusillade cette apparition qu'ils se montraient en levant les yeux au ciel comme pour bénir la Providence, et, tout en criant, ils sautaient et dansaient de joie.

C'était la mer qui reparaissait à nos regards.

Le surlendemain, par une pluie battante, nous arrivâmes au Kingani que nous traversâmes sur un batelet, et d'où nous vîmes de nombreux hippopotames qui se promenaient flegmatiquement, émergeaient un instant de l'eau leur large tête, reniflaient bruyamment et se replongeaient dans leur élément, sans paraître se soucier des balles que je leur envoyais à une distance, il est vrai, par trop considérable.

Nous laissâmes ensuite la fertile plaine de Chamba-Gonera dont les superbes manguiers, les carrés d'ananas, les citronniers, les cocotiers nous annonçaient la fin de nos fatigues, et nous atteignîmes Bagamoyo où les Pères du Saint-Esprit m'offrirent aussitôt l'hospitalité dans leur superbe établissement.

Il y aurait un volume entier à écrire sur les travaux magnifiques que les missionnaires français ont édifiés à Bagamoyo; j'en suis resté émerveillé et je dois déclarer n'avoir rien vu de semblable ni même d'approchant dans mes divers voyages en Afrique: ils ont réellement fait grand, et c'est avec étonnement et respect que j'ai salué leur œuvre.

La Mission forme toute une série de constructions très belles, fort bien emménagées, habitations, église, asile, écoles pour les enfants du pays; là toute une génération de petits noirs étudie, prie Dieu, se civilise, s'élève à la hauteur d'hommes libres. Ce sont de véritables pensionnats, avec classes, dortoirs, réfectoires et cours de récréation; puis des ateliers où le nègre apprend à devenir charpentier, maçon, forgeron habile, tailleur ou cordonnier, pépinières d'où sortent de précieux auxiliaires pour les expéditions qui affrontent l'intérieur du continent.

Plus loin viennent les établissements des sœurs; je regrette de n'avoir pas sous ma plume le nom de la supérieure que j'y ai vue, une héroïne qui déjà avait parcouru le Sénégal et le Gabon, semant partout sur sa route la

charité, arrachant des centaines de pauvres créatures à la misère, à l'esclavage, accomplissant en un mot, dans le silence et l'obscurité, une de ces œuvres admirables dont l'humanité devrait perpétuer le souvenir sur le bronze et le marbre, car elles sont l'honneur de notre siècle.

Cette Mission des Pères du Saint-Esprit est toute une colonie, et les cultures y ont été entreprises et menées avec un soin tout particulier; les plantations de cocotiers, dont le rendement est si fructueux, on le sait, forment de véritables forêts; le caféier, le cannellier, le giroflier, y donnent aussi de superbes résultats, et l'acclimatation des fruits, des légumes européens, y est conduite de la façon la plus intelligente.

Je passai trois jours à Bagamoyo pour y prendre un peu de repos dont j'avais réellement besoin, puis je m'embarquai sur le bôtre de Sewa, le riche Indien, qui me mena à Zanzibar. Là, profitant de la première malle en partance, après avoir touché à Aden, traversé rapidement l'Égypte, le 18 décembre je revis enfin l'Europe; j'y retrouvai la guérison, la santé.

